

PROLOGUE

La pluie tombait depuis le matin. Une grosse pluie lorageuse, un temps de chien. Un temps breton. La parfumerie Calypso était restée désespérément vide et silencieuse depuis l'ouverture. Rares étaient les clients à braver ce temps hivernal. Catherine jetait sans cesse des coups d'œil vers sa montre. Dix minutes à peine s'étaient écoulées depuis le dernier regard... Quinze heures trente.

Catherine s'approcha de la vitrine, déplaça un flacon de parfum qu'elle jugeait peu visible de la rue, réajusta le voile rouge qui recouvrait le présentoir en verre, changea de place un vase contenant des perles colorées pour le bain... Elle essayait d'occuper son cerveau et ses mains, pour ne pas regarder l'heure toutes les minutes ou presque. En vain. Rien n'y faisait. Elle s'ennuyait.

— Cathy !

La jeune fille sursauta et faillit lâcher le flacon de Chanel n°5 qu'elle déplaçait pour la énième fois. Elle se retourna et découvrit le visage amusé et réprobateur de la gérante.

— Oui, Jeanne, répondit-elle avec un sourire confus.

— Tu peux partir, si tu veux. Je crois qu'il n'y aura pas grand monde ce soir, je ferai la fermeture.

— Merci.

— Sauve-toi, avant que toute la vitrine soit à refaire !

La gérante plaisantait, toujours le même sourire amusé sur ses lèvres pourpres, mais Cathy devint écarlate et posa précipitamment le flacon de parfum à l'endroit où elle l'avait pris. Ses gestes n'avaient pas échappé à l'œil vigilant de sa patronne qui travaillait sa comptabilité dans la pièce d'à côté, derrière une glace sans tain.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un air de fausse colère, tu m'empêches de bosser avec le martèlement incessant de tes talons sur le carrelage.

— Excusez-moi, Jeanne, balbutia Cathy, gênée. Je ne m'en rendais pas compte. Je vais vous laisser... À demain !

— C'est ça, à demain, Cathy !

La gérante de la parfumerie Calypso se retira aussitôt dans l'arrière-boutique. Cathy s'empressa d'enfiler son trench beige, relevant le col sous sa longue chevelure brune, attrapa son sac à main en cuir de couleur camel, son parapluie et sortit sous la pluie battante.

Elle arriva devant la porte de l'appartement qu'elle partageait avec sa mère, les pieds trempés et les cheveux en bataille. Elle posa son parapluie dégoulinant contre le mur et tourna la poignée, pressée de se mettre au chaud. La porte était ouverte. Comme à son habitude, car sa mère oubliait souvent de la fermer quand elle était au domicile. Elle essuya machinalement ses chaussures sur le paillason et entra sans faire de bruit. Elle abandonna ses escarpins dans le hall, jeta son trench et son sac sur le premier fauteuil du salon, avant de se diriger vers la cuisine. Elle rêvait d'une bonne tasse de thé bien chaud.

C'est alors qu'elle entendit... qu'elle les entendit... Ces murmures et ces rires à demi étouffés qui provenaient de la chambre de sa mère. Sans réfléchir, pieds nus sur le parquet

du couloir, elle s'approcha. La porte était entrouverte. Elle vit des vêtements par terre... Imaginant la scène, elle recula brusquement pour battre en retraite. Sa mère n'était pas seule. Étant veuve depuis de longues années, il était rare que celle-ci ramène ses compagnons au domicile.

Elle allait retourner dans la cuisine quand un vêtement attira son attention. Un pull en cachemire vert bouteille. Elle s'arrêta net, les yeux écarquillés, incapable de détacher son regard de ce pull et son cerveau se mit en ébullition. Mon Dieu ! Ce pull-over, elle le connaissait ! Elle l'avait acheté elle-même pour l'offrir à son copain David. C'était sûrement une erreur, ça ne pouvait pas être lui ! Elle se refusait encore à en croire ses yeux et le cheminement de ses pensées, que ses jambes décidèrent pour elle... Comme une somnambule, elle poussa la porte et découvrit ce que son esprit s'interdisait d'imaginer. Un cri rauque s'échappa de sa bouche ouverte.

Sa mère et son compagnon sursautèrent et se redressèrent en même temps, laissant apparaître leurs corps nus. Se reprenant très vite, sa mère attrapa le drap blanc et se recouvrit jusqu'au menton.

— Cathy, chérie... Je vais t'expliquer, commença-t-elle d'une voix brisée qui l'empêcha de poursuivre.

Son compagnon était comme frappé par la foudre. Il ouvrait de grands yeux ébahis, tentant de parler sans qu'aucun son sorte de sa bouche. Visiblement, il ne comprenait pas bien ce qui se passait dans cette chambre. Il n'avait pas prévu le retour de Cathy avant des heures...

— Ne te fatigue pas, je pense que je n'ai pas besoin de tes explications, cria Cathy, hors d'elle. C'est parfaitement clair ! Comment avez-vous pu me trahir tous les deux ? Quand la pauvre imbécile que je suis n'est pas là, vous en profitez pour vous envoyer en l'air !

— Catherine, assez... supplia sa mère, morte de honte.

— Assez ? Mais vous n'avez encore rien entendu. Je vous déteste ! Je vous hais ! Je ne veux plus vous voir... JAMAIS !

Sur ces mots amers, elle tourna les talons, sourde aux appels de sa mère et de David, les larmes aux yeux et le cœur meurtri. Dans le hall, elle chaussa ses escarpins, enfila à la hâte son imperméable trempé, s'empara de son sac et s'enfuit en claquant la porte avec rage. Elle descendit les marches sans se retourner avec une seule chose en tête : mettre le plus de distance possible entre elle et ce spectacle déplorable. David était l'amant de ma mère, lui criait son cerveau inlassablement. Elle porta les mains à ses oreilles et secoua la tête, comme pour se débarrasser de cette idée. Non, de cette certitude.

Quand elle mit les pieds sur le trottoir, une bourrasque glaciale souffla sur son visage, fouettant sa chevelure d'ébène. Ses larmes chaudes se mêlèrent à la pluie incessante et orageuse. Cathy marcha, déambula longtemps au hasard, trempée jusqu'aux os, ignorant les regards interrogateurs de quelques passants agrippés à leur parapluie. Les cheveux plaqués et ruisselants, le maquillage défait, elle s'arrêta au milieu de la rue, ne sachant où se diriger. Mais une seule chose était certaine à ce moment-là, elle ne retournerait pas à la maison. Pour rien au monde elle ne rentrerait chez elle ce soir-là !

Un klaxon insistant la fit sursauter et elle se rendit compte qu'elle bloquait la circulation. Elle s'excusa d'un vague geste de la main et courut se mettre à l'abri sur le trottoir, ignorant la colère de l'automobiliste. Les mains enfouies dans les poches de son trench, elle se remit machinalement en route, marchant à petits pas sur la chaussée glissante. Tous ses rêves venaient de s'écrouler en quelques secondes. Parce qu'elle était rentrée plus tôt de son travail. Devait-elle s'en réjouir,

car elle avait découvert leur liaison, ou maudire le sort, car elle venait aussi de perdre les deux êtres qui comptaient le plus pour elle ? Son cerveau se brouillait de pensées contradictoires et noires. Elle avait l'impression d'être submergée par une immense vague de peur, de colère et de désespoir. Un gouffre sans fin dans lequel elle perdait pied. Un tunnel de plus en plus noir. Le point lumineux auquel elle se raccrochait disparaissait petit à petit... Elle ne maîtrisait plus rien et cela lui fit peur.

Cathy buta contre un poteau métallique et s'y accrocha de toutes ses forces pour ne pas tomber. Elle secoua la tête, comme pour se débarrasser de ce cauchemar et se réveiller enfin.

— Vous vous sentez bien, mademoiselle ?

D'où venait cette voix lointaine ? Rassemblant les dernières forces qui lui restaient, Cathy se redressa pour faire face à son interlocuteur et s'efforça de sourire à travers les larmes. Un petit bout de femme, la soixantaine bien dépassée, la regardait avec curiosité et anxiété à la fois. Son visage avenant rassura la jeune fille et la ramena à la réalité en quelques secondes.

— Merci beaucoup, madame. Tout va bien... Juste un petit malaise... Je dois rentrer.

— Voyons, ce n'est pas raisonnable de se promener sous la pluie, assura la vieille dame. Vous risquez d'attraper une pneumonie ! Il faut rentrer vous sécher très vite...

Cathy se laissa prendre par le bras sans protester. Protégée sous le parapluie de la passante bienveillante, elle ne sentait plus la pluie lui marteler le visage. Ses jambes la soutenaient à peine. Elle grelottait de froid.

— Où habitez-vous ? Je peux vous raccompagner chez vous si vous voulez, ou appeler quelqu'un ? Vous semblez malade... Il faut rentrer très vite...

Rentrer ? NON. Justement, Cathy ne voulait pas rentrer. Surtout pas rentrer chez elle, après ce qu'elle venait de découvrir. Aussitôt, son visage se referma. Elle prit sur elle pour se ressaisir et ébaucha un sourire forcé et triste.

— Merci, madame. Je vous assure que je me sens un peu mieux... J'habite au coin de la rue. Merci pour votre sympathie.

Au risque de paraître désobligeante, Cathy s'enfuit sous l'œil incrédule de la dame et aussi vite que ses jambes flageolantes pouvaient la porter. Elle venait de se rappeler que son amie Valérie habitait deux rues plus loin et décida de lui demander refuge pour la nuit.

Valérie parut étonnée quand elle vit Cathy, trempée de la tête aux pieds, sur le pas de la porte. Elle l'invita à entrer en plaisantant :

— Tu aurais pu trouver un jour plus ensoleillé pour me rendre visite !

Cathy ne répondit pas tout de suite, se contentant de hausser les épaules d'un geste las. Elle se débarrassa de son trench beige et de ses escarpins. Son amie lui tendit une serviette pour s'essuyer le visage ruisselant et se frictionner les cheveux en désordre.

— Est-ce que tu peux m'héberger ce soir ? demanda-t-elle enfin.

— Bien sûr... assura immédiatement Valérie.

Même si elle ignorait le pourquoi de cette attitude fermée, cela ressemblait beaucoup à une fuite précipitée.

— Tu vas prendre une douche bien chaude et tu vas tout me raconter. Je vais te donner une autre serviette de bain et un peignoir.

Cathy suivit son amie dans la salle de bains, sans protester, tremblante et docile à la fois. Aussitôt Valérie sortie de la

pièce, elle se déshabilla et passa dans la douche. L'eau chaude coula sur elle, comme pour laver toutes ses idées noires et confuses. Elle resta un moment, espérant, sans conviction, que tout rentre dans l'ordre des choses.

Oublier tout, se persuada-t-elle, ne plus penser à rien.

La tête penchée en arrière tout contre la paroi de la douche, elle ferma les yeux et essaya de respirer longuement. Le bruit de l'eau sur le carrelage résonnait dans sa tête. Elle ferma le robinet, l'esprit en déroute. Non, elle ne parviendrait pas à oublier. Comment le pourrait-elle ? Comment une chose aussi affreuse avait-elle pu se produire sous son nez ? Depuis combien de temps ? Pourquoi n'avait-elle rien vu venir ? David, si charmant et prévenant avec elle... Sa mère, si complice et protectrice... Mais pourquoi ? Qu'avait-elle fait pour mériter ça ? Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?

Drapée dans le peignoir rose de son amie, Cathy sortit enfin de la salle de bains. Elle n'avait pas de réponses à ses nombreuses questions. Elle parla avec Valérie pendant des heures ce soir-là, lui racontant sa déception, son incompréhension, ne sachant que faire pour fuir tout ça.

Fatiguée, elle finit par s'endormir sur le canapé. Elle passa une nuit atroce, les visages de David et de sa mère la hantant jusque dans ses rêves. Elle se réveilla plusieurs fois en larmes, la gorge nouée et le corps en sueur. Dehors, la tempête faisait rage contre les carreaux de la fenêtre du salon... tout comme dans sa tête. La fatigue l'emportant sur ses angoisses et son chagrin, elle parvint à dormir quelques heures.

Elle se leva tôt. Valérie la trouva, un café à la main, le visage fermé, en train de faire les cent pas dans le salon.

— Déjà debout ? demanda-t-elle d'une petite voix ensommeillée. Tu ne comptes pas aller au boulot ?

— Pourquoi pas ?

— Tu n’y penses même pas ! s’inquiéta son amie, en balayant cette idée d’un geste de la main. Tu vas téléphoner pour dire que tu es malade aujourd’hui. On verra demain !

— Non, je préfère travailler pour m’occuper l’esprit... Je te sers un café ?

— Oui. Qu’est-ce que je pourrais dire pour te convaincre ? Tu n’es pas en état de réfléchir, prends quelques jours pour te remettre. Tu peux rester chez moi le temps qu’il faut !

À l’aube, le vent s’était calmé. La pluie ne tombait plus. Les nuages gris semblaient fuir pour laisser la place à un ciel limpide de juin. Cela donna un peu de courage à Cathy. Elle emprunta des vêtements propres à son amie et un peu de maquillage pour tenter en vain de cacher les cernes d’une nuit agitée. Son regard, d’habitude si expressif et rieur, affichait une profonde tristesse.

Elle arriva à la parfumerie, légèrement en retard. Jeanne se contenta de la saluer d’un signe de la tête, comme à son habitude, mais plusieurs fois, Cathy sentit son regard interrogateur sur elle. La matinée passa vite, pas assez sans doute au grand désarroi de Cathy qui avait beaucoup de mal à se concentrer sur son travail. Les clients se suivaient assez régulièrement dans la boutique, ce qui empêcha la jeune fille de se morfondre sur les récents événements. Pour la pause de midi, elle sortit faire quelques pas, avala un sandwich et retourna au magasin. Elle essayait tant bien que mal de se concentrer sur les demandes des clients, mais son sourire manquait de spontanéité, si bien que Jeanne, toujours très perspicace, le nota et la questionna sans préambule :

— Dis-moi, Cathy, qu’est-ce que tu as ?

— Rien... Rien du tout, Jeanne, murmura-t-elle en essayant de se convaincre elle-même. Une mauvaise nuit...

— Arrête de me mentir, Cathy. Je te connais bien maintenant et je vois que tu n’es pas comme avant. Tu as toujours été

vivante, enjouée et rayonnante avec les clients. Ta seule présence et ton sourire égayaient la boutique ! Aujourd'hui, tu es absente, triste, maladroite, distante avec tout le monde. Je ne te reconnais pas. Alors, je te repose la question : qu'est-ce que tu as ?

— Euh... des problèmes sans importance, mentit-elle, en réprimant ses larmes.

— Tu en es sûre ? On dirait que le monde entier vient de s'écrouler sur toi. Je sais, ce n'est pas mes affaires, mais je t'apprécie beaucoup. Je n'aime pas te voir malheureuse.

Cathy se redressa tant bien que mal et esquissa un sourire un peu forcé, ce qui une nouvelle fois n'échappa pas à la vigilance de Jeanne.

— Écoute, poursuivit sa patronne et amie sans lui laisser le temps de s'exprimer, tu vas prendre quelques jours de vacances. Peut-être deux ou trois semaines. Je peux tenir la boutique en juillet, et s'il me faut du renfort, ma nièce viendra me donner un coup de main. Tu as besoin de repos.

— Mais je ne veux pas. Je ne sais même pas où aller...

— Balivernes ! Internet est plein de destinations toutes plus intéressantes les unes que les autres ! Tu as besoin de te changer les idées.

Cathy hocha la tête, promit d'y réfléchir. Elle se demanda un instant si Jeanne savait. Connaissait-elle la situation humiliante dans laquelle elle se trouvait ? Était-elle la dernière au courant de la liaison de sa mère avec son petit ami David ? Cela ne pouvait pas être possible !

Après la fermeture du magasin, Cathy décida de passer à la maison pour récupérer quelques affaires. Elle prit son temps, redoutant de tomber sur sa mère. L'affrontement était inévitable. Pourtant, elle ne se sentait pas prête. D'un caractère entier et ne supportant pas le mensonge, Cathy savait que l'explication

serait orageuse et qu'elle ne pardonnerait pas sa trahison. Le chemin lui parut court pour une fois. Plus elle approchait et plus elle réalisait qu'elle avait besoin de s'éloigner du domicile familial. De sa mère surtout.

Elle avait le cœur lourd, les nerfs à fleur de peau, les idées dispersées, quand elle regagna l'entrée de l'immeuble. Au passage, elle ramassa le courrier avant de monter par l'escalier, histoire de prendre plus de temps encore. Parmi plusieurs factures, une lettre à son nom attira son attention et elle la fourra dans sa poche. Elle respira profondément et tourna la poignée, décidée à ne pas se laisser attendrir par les explications de sa mère.

Contrairement à son habitude, la porte était fermée. Elle fouilla dans son sac à la recherche de la clé et la trouva. Une fraction de seconde à peine, elle eut peur qu'il ne soit arrivé quelque chose à sa mère. Elle balaya cette idée. Quelle idiote de s'inquiéter pour elle, cette personne qui lui avait causé tant de peine la veille ! Mais les liens puissants qui les unissaient depuis toujours se bousculaient dans sa tête ; Jocelyne Le Roi avait été sa mère et sa meilleure confidente pendant vingt ans.

Cathy se débarrassa rapidement de son trench et de ses chaussures. Pas un bruit dans l'appartement. La cuisine était vide, mais la table était dressée. Elle regagna le salon et découvrit sa mère, couchée sur le canapé, en robe de chambre, le téléphone à la main.

Elle regarda cette femme endormie quelques instants. Une femme d'une quarantaine d'années, grande, mince et blonde. Extrêmement belle. Partagée entre l'admiration et la haine, les larmes se mirent à couler sur les joues pâles de Cathy. Plus rien ne serait jamais pareil entre sa mère et elle. Plus JAMAIS.

— Bonjour, ma chérie...

Sa mère venait de se redresser maladroitement. Cathy ne répondit pas. Elle essuya furtivement ses larmes sans se retourner. Elle essayait de se ressaisir en vain.

— Tu as faim ? Je vais finir de préparer le repas.

Cathy se retourna d'un bond et affronta le regard inquiet de sa mère. Elle lui fit face, le visage fermé et dur. Pourquoi essayait-elle de faire comme si rien ne s'était passé la veille ? C'était trop facile. Elle ne lui laisserait pas ce privilège.

— Tu n'as rien à me dire ?

— Je suis... désolée.

— Désolée ! C'est tout ! En voilà un mot bien faible... Tu m'as trahie, menti, humiliée... tu es seulement *désolée* !

— Cathy, calme-toi, supplia sa mère désarmée par tant de ressentiment. Je sais bien que tu as raison de m'en vouloir...

— Non, t'en vouloir n'est pas le mot. Je te HAIS !

— Cathy... Je t'en supplie, écoute-moi.

— Ne prends pas cet air indigné ! Tu ne t'attendais quand même pas à ce que je vous pardonne ! Tu veux quoi ? Ma bénédiction pour continuer à vous envoyer en l'air tous les deux ? Votre conduite est ignoble ! Vous êtes des hypocrites l'un comme l'autre ! Vous avez joué avec mes sentiments. Comment... mais comment avez-vous pu me faire ça ? Pourquoi ? Quel plaisir pouvez-vous retirer de cette trahison ? Il ne vous est jamais venu à l'esprit que tout serait découvert un jour ? Peut-être est-ce cela qui vous excitait tout simplement !

— Cathy, par pitié ! implora sa mère, chancelante.

— Finalement, tu as de la chance. J'aurais pu me jeter d'un pont ou...

— Assez ! Tais-toi, je t'en supplie. Tu n'as pas le droit de me parler ainsi.

— Et toi, est-ce que tu avais le droit de te comporter comme une traînée ? Ne me parle pas de droits ! Tu m'as profondément

blessée ! Tu es horrifiée par ma franchise. Tu ne supportes pas mon chagrin et mon humiliation. Mais qu'espérais-tu à la fin ?

Jocelyne Le Roi se laissa tomber sur le canapé, soudain très lasse. Cathy remarqua alors les cernes sombres sous son regard éteint, ses cheveux blonds emmêlés et son visage tendu. Elle avait vieilli de dix ans en une seule journée.

— J'espérais, dit sa mère en essayant de choisir au mieux ses mots, que tu me comprendrais, que tu pardonnerais ma faiblesse, que tu me laisserais t'expliquer ma conduite avant de me juger. Je t'ai attendue toute la nuit, morte d'inquiétude. J'ai téléphoné partout, hôpitaux, cliniques et toutes nos connaissances, pour être sûre que tu allais bien. J'ai eu si peur que tu fasses une bêtise !

— Je ne veux plus t'écouter. J'ai envie d'être seule !

Cathy s'enfuit dans sa chambre, laissant sa mère désespérée. Elle se jeta en travers du lit. Plus rien ne contenait ses sanglots refoulés. D'ailleurs, ce n'est pas honteux de pleurer quand on a mal. Elle pleura donc longtemps, jusqu'à ce qu'elle ait versé toutes les larmes de son corps et que sa tête bourdonne, signe d'une terrible migraine. Épuisée, le visage engourdi sur la couette humide, elle finit par s'endormir tout habillée.

Le lendemain, c'était dimanche. Cathy émergea doucement d'une nuit tourmentée. Elle n'avait pas prévu de rester à la maison la veille, voulait juste prendre quelques affaires et repartir s'installer chez Valérie, mais tout avait basculé suite au face-à-face avec sa mère. Elle se doucha rapidement, prépara son sac, tout en essayant de réfléchir à la situation. Elle se sentait perdue, abandonnée, incapable de prendre une décision. Des vacances, songea-t-elle. Mais où ? Toute seule, l'idée ne l'emballait pas plus que ça.

Elle prit le temps de déjeuner, cherchant le courage au fond du bol. Peut-être une promenade matinale l'aiderait-elle à

faire le bon choix, à trouver la meilleure solution ? Une chose était certaine : elle devait partir, s'éloigner de sa mère et de David pour faire le point et, avec un peu de chance, pour oublier. Le seul fait de tirer un trait sur son histoire avec David lui faisait mal. Ils avaient passé tant de moments heureux ensemble. Avant. C'était avant toute cette lamentable vision de la veille. Curieusement, elle n'arrivait pas à le haïr comme sa mère. Toute la faute retombait sur elle. Car elle aurait dû le repousser. Elle aurait dû résister. Jocelyne Le Roi n'avait aucune excuse.

Cathy chausa des baskets blanches, enfila son trench et sortit. Elle marcha rapidement, cherchant la solution idéale pour échapper au climat familial. Elle se retrouva au parc. Des enfants jouaient, insouciantes, des familles se promenaient, discutant de mille projets. Elle s'assit à l'écart sur un banc et sortit une enveloppe de sa poche. Elle venait de Clara, sa correspondante portugaise. Elle décacheta l'enveloppe et en sortit une feuille blanche, pliée en trois. Immédiatement, elle reconnut l'écriture fine et ronde de Clara. Au fur et à mesure de la lecture de sa lettre, le visage de Cathy prenait des expressions différentes : le doute devant une tournure de phrase trop compliquée ou un mot portugais dont elle ignorait le sens, le sourire en découvrant quelques plaisanteries de sa correspondante sur sa famille, la surprise enfin quand elle comprit que Clara l'invitait à passer ses vacances d'été avec elle en Algarve, au Portugal.

Cathy sourit de plaisir. Elle tenait la solution idéale. Elle savait enfin où partir. Elle n'aurait plus peur de se retrouver seule ou perdue à l'autre bout du monde. Cette invitation de Clara tombait à pic. En quelques minutes, sa décision était prise. Elle allait réserver son billet et monter dans le premier avion en partance pour Faro. Avec l'aide de Clara, elle

parviendrait peut-être à oublier David et pardonner à sa mère. Sinon, eh bien, elle aviserait au retour. L'important à cet instant était de mettre une certaine distance entre eux pour se reconstruire un avenir. Soulagée, elle replia la lettre qu'elle fourra au fond de sa poche, se leva et continua sa promenade.